

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Rencontres avec l'Autre

René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 1995, 164 p., 16,95 \$.

Patrick Cady, *Quelques arpents de lecture. Abécédaire romanesque québécois*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1995, 320 p., 29,95 \$.

Andrei Stoiciu, *Fiction et réalité identitaire. Le cas de la Bessarabie*, Montréal/Bucarest, Humanitas/Libra, 1995, 234 p., 19,95 \$.

Michel Gaulin

Numéro 81, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38831ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1996). Compte rendu de [Rencontres avec l'Autre / René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 1995, 164 p., 16,95 \$. / Patrick Cady, *Quelques arpents de lecture. Abécédaire romanesque québécois*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1995, 320 p., 29,95 \$. / Andrei Stoiciu, *Fiction et réalité identitaire. Le cas de la Bessarabie*, Montréal/Bucarest, Humanitas/Libra, 1995, 234 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (81), 48-49.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 1995, 164 p., 16,95 \$.

Patrick Cady, *Quelques arpents de lecture. Abécédaire romanesque québécois*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1995, 320 p., 29,95 \$.

Andrei Stoiciu, *Fiction et réalité identitaire. Le cas de la Bessarabie*, Montréal/Bucarest, Humanitas/Libra, 1995, 234 p., 19,95 \$.

Rencontres avec l'Autre

Le rapport d'altérité : un combat avec l'ange,
dont on sort (parfois) enrichi et raffermi.

ESSAI
Michel Gaulin

LES RAPPORTS D'ALTÉRITÉ SONT TOUJOURS PROBLÉMATIQUES. Nous sommes tous des êtres de relations — avec nous-mêmes tout d'abord, puis avec ceux qui nous entourent. Mais encore faut-il savoir naviguer à travers ces réseaux qui tissent nos vies, savoir profiter de l'apport de l'autre sans pour autant se laisser engloutir par lui, s'en servir plutôt comme d'un enrichissement qui raffermi le sens que nous avons de notre propre identité. Ce qui est vrai des individus l'est aussi des peuples et des nations à travers les aléas de leur histoire. Aussi menaçante que sa présence puisse nous paraître à certains moments, l'autre a toujours quelque chose à nous apprendre sur nous-mêmes. Plutôt que de se réfugier dans un frileux repli stratégique devant lui, on a donc tout intérêt à consentir à l'aventure à laquelle il nous convie.

Les ouvrages qui font l'objet de la présente chronique représentent un échantillonnage intéressant de la problématique de l'altérité : d'abord, un Québécois dont le regard se tourne à la fois vers l'Amérique tout entière et le moi profond ; d'autre part, un Français installé au Québec qui a tenté de comprendre la psyché de la société québécoise à travers sa production romanesque ; enfin, un Québécois d'origine roumaine qui se penche sur les mécanismes de culturisation, d'acculturation et de déculturation dans une région limitrophe à son pays d'origine, la Bessarabie.

Amérique et moi profond

Dans *Écrire l'Amérique*, où il regroupe une série de courts textes produits sur une période qui remonte au début des années quatre-vingt — l'époque du premier référendum —, René Lapierre invite les Québécois à laisser de côté le vieux discours politico-nationaliste usé qui a caractérisé jusqu'ici les discussions autour du thème de l'identité, pour vivre, dans une perspective esthétique et formelle, le beau risque de leur enracinement en terre américaine. L'entreprise appelle certes à des renoncements, à un décentrement et à un recentrement des intérêts et des préoccupations, mais le jeu en vaut la chandelle si les Québécois aspirent — pour emprunter la belle formule de Jacques Brault — à vivre dans leur corps autrement que comme dans un hôtel.

« Les Québécois », observe Lapierre,

sont américains [lire : états-unien] dans presque toutes leurs préférences et leurs conduites, mais ils refusent avec énergie ce mot que la sculpture sur bois et le macramé (comme tout recours folklorique) ont évidemment du mal à concurrencer. (p. 27)

Ils sont, selon lui, empêchés, englués dans les mots et dans un « rapport prescriptif de plus en plus abstrait » — celui de la France « comme caution langagière, référence culturelle absolue » (p. 29). Pour que le texte adienne enfin, il leur faudrait « miser sur une donnée totalement différente, fondée en signification dans un tellurisme américain » (*ibid.*).

Lapierre fait le tour de la production littéraire de notre XIX^e siècle pour montrer que l'Histoire ne s'en dégage jamais comme une force dynamique, comme tension critique et procès, mais se présente plutôt dans sa toilette mortuaire, dans le langage de la perte et du manque. Cette tendance devait se poursuivre tout au long du XX^e siècle, sinon même éprouver un regain de vie, à l'époque de la Révolution tranquille, dans l'utilisation de l'inventaire et du répertoire comme figure de rhétorique des poètes chantres du Pays et des romanciers appelant (toujours) à l'accession à l'Histoire.

Lapierre croit qu'il faut dissocier une fois pour toutes les concepts de langue et de culture, cesser de traiter la langue comme une sorte de Sainte Espèce, « objet immédiat offert non plus à la connaissance mais au sentiment d'une fraternité » (p. 49-50), en faire un moyen plutôt qu'une fin et miser sur elle « comme un instrument capable d'assumer les disparités ethniques, l'hétérogénéité et le caractère composite de la nouvelle société québécoise » (p. 51). Il s'agit en somme de retrouver le sens profond du mot « révolution », de se détacher des vieilles façons de lire et d'écrire, fondées sur la perspective sociohistorique, pour prendre le texte lui-même comme référence, le recoller à la pensée en tant qu'expression de l'expérience américaine du réel.

Les textes de la seconde partie du recueil ont un caractère plus intimiste, Lapierre s'y interrogeant sur sa propre pratique de l'écriture en tant que rapport à soi et à l'autre, travail d'introspection et de connaissance intime du moi. Il s'inscrit fermement, en cela, dans une perspective moderniste, où compte tout autant dans l'œuvre la recherche qui y a présidé que le résultat. Il faut, pour reprendre le mot de Bakhtine (cité p. 141), « être actif dans la forme » et même, au dire de Lapierre, se percevoir soi-même comme forme, au point où le contenu « dev[ienne] forme et la forme, forme du contenu » (p. 142). Avec Klee (cité *ibid.*), Lapierre considère la forme comme genèse et mouvement,



donnant vie et parole aux objets des passions de l'artiste, qu'il soit peintre ou écrivain.

Lapierre évoque enfin brièvement son travail dans les ateliers universitaires d'écriture, où il faut souvent apprendre d'abord aux étudiants à « décrire » pour leur permettre de trouver leur propre voix, sans quoi il ne saurait y avoir d'écriture véritable.

Lapierre signe ici un livre dense, dans lequel il appelle à une ascèse tout autant personnelle que collective et met de l'avant une conception exigeante de l'écriture qui « interfère entre moi et moi-même », mais par là « transforme complètement mon rapport aux choses, m'amène de l'autre côté du langage et de moi » (p. 151-152). On ne saurait trouver meilleure définition de l'écriture comme aventure et rencontre.

L'identité québécoise

C'est d'une expérience de même type que fait état, dans *Quelques arpents de lecture*, le psychanalyste Patrick Cady, qui a d'abord connu le Québec par l'entremise de sa littérature, avant de venir s'y établir. Cady se livre ici à ce qu'il appelle une « lecture pillarde » du roman québécois (p. 8) en ce que son livre est fait, pour la majeure partie, de citations tirées d'une cinquantaine d'œuvres de notre corpus romanesque et regroupées par thèmes (« Naître, vivre et mourir », « Aimer, jouir et séduire », etc.), puis organisées un peu à la manière d'un montage cinématographique à la Godard, par exemple, où sont désynchronisées les bandes-son et les bandes-image (p. 11).

Mais, ce faisant, Cady s'intéresse également au travail d'écriture en ce qu'il donne accès à un savoir et fait entendre « l'inaudible de l'altérité » (p. 8). Lecture et écriture, pour Cady, procèdent d'un même mouvement, qui va de la quête à la volonté de partage par la transmission. L'expérience de classement à laquelle il s'est livré lui a justement permis de franchir la frontière imaginaire qui sépare ces deux activités et de se raccorder ainsi à sa propre voix, celle qu'il entendait en lui « sans l'avoir jamais lue » (p. 304).

Une thèse domine, par ailleurs, tout le propos de Cady, celle du métissage : métissage de la lecture et de l'écriture, comme je viens d'y faire allusion, et, au sein de l'écriture même, de l'oral et de l'écrit. Mais aussi un métissage plus profond par lequel Cady espère expliquer la psyché québécoise : les Québécois seraient ce qu'ils sont, différents, par exemple, des Français, en raison de leur métissage originaire avec la culture amérindienne. Ce métissage avec l'Indien, « figure emblématique de toutes les libertés » (p. 22), aurait par la suite été doublement entravé, d'abord par la réprobation de l'Église, ensuite par l'intervention du conquérant anglais, provoquant une « dénégation grave » de l'identité de l'homme canadien-français, dénégation qui dissocie le métissage originaire « en faisant de l'Indien en lui l'Autre » (*ibid.*).

J'avoue rester quelque peu sceptique devant une thèse aussi courte, à

mon avis, qu'elle est lourdement appuyée, comme je le suis devant la formule retenue par Cady pour son livre. Son « pense-bête » (p. 8) sur le roman québécois, qui tient un peu de la tradition du « *commonplace book* » cher aux écrivains anglais de la génération de E. M. Forster et de Virginia Woolf, peut certes lui avoir servi personnellement d'instrument de connaissance. Mais je ne suis pas sûr que cet amas de citations sorties de leur contexte, bien que Cady ait pris la peine de les regrouper par thèmes, ne retienne l'intérêt soutenu d'une majorité de lecteurs. Elles m'ont, quant à moi, laissé passablement indifférent, me faisant constamment désirer les replacer dans les œuvres dont elles sont tirées.

La question identitaire en Bessarabie

Dans *Fiction et réalité identitaire. Le cas de la Bessarabie*, Andrei Stoiciu nous sert un cas d'exemple sur la place de la culture et de la conscience ethnique dans le sentiment d'identité.

Région limitrophe du territoire roumain, objet constant de convoitise au nord, au sud et à l'est de ses frontières, la Bessarabie a servi tout au long de son histoire de pomme de discorde pour les pouvoirs politiques en place à l'est des Carpates. Passée sous la domination de la Russie en 1812, la Bessarabie devait le demeurer plus d'un siècle avant d'être réunifiée à la Roumanie dans la foulée de la Première Guerre mondiale et de la révolution russe. Elle devait par la suite retomber dans le giron des Soviétiques après la Deuxième Guerre mondiale et y demeurer jusqu'à la dislocation de l'empire soviétique à la fin des années quatre-vingt.

Pour Stoiciu, il ne fait aucun doute que, du point de vue du sentiment de son identité ethnique, la Bessarabie a toujours été roumaine. Même la botte russe, autant dans son incarnation tsariste que dans sa manifestation soviétique, n'a jamais complètement réussi à éliminer ce sentiment, tout au moins dans les classes culturelle et paysanne. Soumise à une politique d'acculturation forcée, la Bessarabie a constamment refusé le principe de déculturation qui devait en découler, même face aux tentatives grossières du régime soviétique pour imposer l'idée d'une nation moldave spécifique, séparée de son héritage roumain. Mais, comme en témoigne le dernier chapitre de l'ouvrage de Stoiciu, la République moldave d'aujourd'hui paie chèrement le prix de l'instabilité identitaire dans laquelle elle a vécu presque constamment au cours de son histoire.

Comme quoi la rencontre avec l'Autre, tout aventure qu'elle puisse être, comporte parfois un versant plus sombre...



Patrick Cady